

18 LIVRES
19 CULTURE

20 LA DER'

«La culture rend le monde habitable»

CULTURE EN ÉTAT D'URGENCE (I) • La culture, luxe ou besoin vital? Quel rôle joue-t-elle pour des personnes démunies, dans des contextes de violence ou de misère? Le Mag' consacre sa série d'été à la «culture en état d'urgence». Premier épisode avec Michèle Petit, anthropologue au CNRS et auteure de «L'Eloge de la lecture».

ANNE PITTELOUD

«La culture, c'est le contraire de l'humiliation», enseigne le Talmud. Si le discours politique parle beaucoup d'exclusion sociale, on entend plus rarement le terme d'«exclusion culturelle». Comme si l'urgence n'était jamais culturelle: il s'agit d'abord de répondre aux besoins «essentiels» – c'est-à-dire matériels – des personnes démunies. La culture vient après, «cerise sur le gâteau» réservée à des privilégiés qui ont le temps d'y penser...

Pourtant, le travail de l'anthropologue au CNRS Michèle Petit sur le rapport aux livres dans des milieux où la culture «ne va pas de soi», ainsi que le témoignage d'associations proposant des activités culturelles aux personnes en difficulté (lire ci-dessous), démontrent que la culture est loin d'être un luxe. Au contraire. Jointe par téléphone, Michèle Petit explique que «plus le contexte est difficile, plus il est important de disposer d'espaces de rêve, pour retrouver dignité et humanité». Pour elle, «la culture est vitale» et le rôle des biens culturels va au-delà de l'utilitaire ou du simple divertissement.

ENQUÊTE SUR LA LECTURE

Depuis quelques années, Michèle Petit mène des recherches sur la contribution des bibliothèques à la lutte contre l'exclusion dans les «quartiers sensibles» – les banlieues. Une enquête commandée par le Ministère de la culture français, qui l'a menée plus loin que prévu. En s'entretenant avec une certaine

de jeunes de 15 à 30 ans (dont deux tiers d'immigrés) qui ont fréquenté des bibliothèques, Michèle Petit découvre en effet que tous mettent l'accent sur la découverte de soi et la (re)construction intime que leur a permis la lecture. Alors que «pour les enseignants, les élus, les bibliothécaires, la lecture est souvent pensée sous l'angle de la rentabilité scolaire et pour son effet socialisant. Une dimension utilitariste, qui s'avère peut-être vraie, mais lire ne garantit pas forcément la réussite scolaire et les autres usages de la lecture restent peu ou pas évoqués.»

RETROUVER SON ENFANCE

Frappée par cet écart, Michèle Petit veut en savoir plus sur cette autre dimension. «J'ai lu beaucoup de souvenirs d'écrivains sur la lecture, qui tous disaient la même chose que ces jeunes. J'ai recherché des ouvrages psychanalytiques sur le sujet. J'ai voyagé en Amérique Latine, où des médiateurs recourent à la lecture et à la culture en général dans des contextes de violence et de misère, pour aider les gens à se reconstruire et à mettre en forme leur expérience. En Colombie par exemple, beaucoup de jeunes sont recrutés par la guérilla ou les paramilitaires et vivent des choses terribles. Quand ils s'en sortent, ils sont regroupés dans des centres où psychologues, sociologues et artistes travaillent avec eux à retrouver leur enfance, se reconstruire et élaborer un projet d'avenir. Ils recourent à la lecture pour les faire exprimer leurs pulsions destructrices. Certains, qui étaient

mutiques, se sont mis à raconter.» Riche de ces expériences, Michèle Petit publie alors *L'Eloge de la lecture*¹, qui met en lumière le rôle de la lecture pour des personnes en situation de crise.

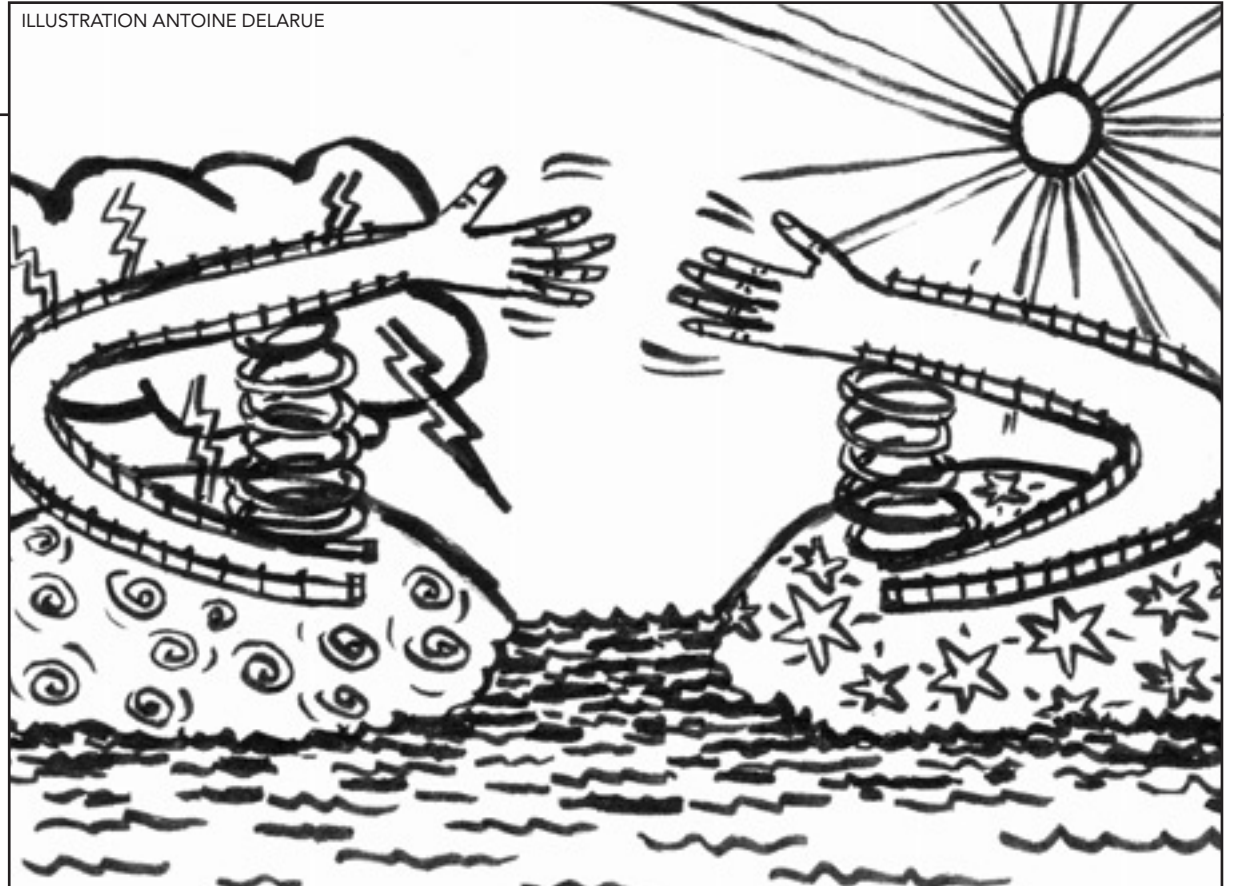
ESPACE ET TEMPS DU RÊVE

En donnant forme à l'insensé, lecture, peinture, dessin, théâtre ou écriture aident à mettre en mots l'expérience de la vie, de la violence, de la souffrance, et permettent d'en élaborer une représentation. Selon Michèle Petit, la lecture ou d'autres pratiques culturelles permettent de construire un lieu et un temps propres au rêve – cet «espace transitionnel» dont parlent les psychanalystes, où s'élabore l'autonomie du sujet. «Un livre, une bibliothèque, permettent avant tout de créer un espace, plus encore là où aucune marge de manœuvre, aucun territoire personnel ne semblent être laissés. (...) Dans des contextes violents, une part d'eux ne sera plus en otage, une part d'eux échappera à la loi du lieu ou aux conflits quotidiens. C'est un lieu, un temps où reprendre souffle, où se reconstruire un peu, où se ressourcer. Où ébaucher une autre représentation de soi?»², écrit Michèle Petit.

Une histoire personnelle peut alors commencer à prendre forme par fragments, en écho au texte. «La lecture n'est pas un acte passif, explique l'anthropologue. Ce qui me sidère le plus, c'est la dimension d'appropriation et de détournement, de pillage presque: on pique une phrase, un bout d'histoire, pour fabriquer sa maison intérieure.»



ILLUSTRATION ANTOINE DELARUE



Un processus qui va bien au-delà de l'identification: car mettre en forme son histoire permet de construire du sens. «On devient alors narrateur de son histoire, on retrouve une position de sujet.» Les théoriciens de la résilience, comme Boris Cyrulnik, insistent d'ailleurs sur l'importance de la mise en récit de l'expérience personnelle dans le processus de guérison et de reconstruction de soi. L'accès à la culture joue un rôle essentiel pour déclencher cette mise en récit. Il suffit pour s'en convaincre de lire les témoignages des écrivains rescapés des camps nazis ou staliens – Primo Lévi, Jorge Semprun, Margarete Buber-Neumann, Evguenia Guinzbourg... Confrontés au pire, tous ont conservé leur humanité en récitant des vers, inventant des histoires, donnant des conférences, écoutant ou jouant de la musique.

LES MOTS EN CRISE

Car les humains sont d'abord, et depuis toujours, des êtres de récit. «Notre espèce semble être scrupuleusement tenue en laisse par le besoin d'une régurgitation linguistique de son expérience»³, dit l'écrivain Pascal Quignard. Qui ajoute: «Ce besoin de récit est particulièrement intense à certains moments de l'existence individuelle ou collective, lorsqu'il y a dépression ou crise, par exemple. Le récit fournit alors un recours à peu près unique.» Une activité culturelle proposée à une personne dans l'urgence, qu'elle en soit spectatrice ou actrice, lui permet de repenser son expérience, de reconstruire son histoire, de lui

donner du sens en relançant l'activité de symbolisation. C'est le rôle que jouent notamment les ateliers d'écriture en prison, ou les ateliers proposés par Rebond'art (lire encadré et ci-dessous).

Jeunes des quartiers difficiles, personnes en détention ou en difficulté – matérielle ou intime –, migrants, femmes battues, tous découvrent alors qu'il existe un «ailleurs», qui à la fois ouvre l'espace des possibles et permet de créer un espace intime.

Dominique Scheder, chansonnier vaudois bien connu, a commencé à écrire des chansons après une première crise de schizophrénie à l'âge de 24 ans, qui «a ébranlé [ses] repères et ouvert des portes». «C'était une question de vie ou de mort», raconte-t-il. Il travaille aujourd'hui à une autobiographie. «Je suis dans l'urgence. J'écris par petites touches, pour aller dans ce qui est douloureux. C'est dans les crises que j'ai retrouvé l'écriture expressive. Je me sens souvent étranger. L'écriture est le seul lien possible avec les autres. Je suis relié, mais c'est

fragile, je dois y aller doucement». Ecrire, créer, lire, donne accès à une nouvelle relation à soi, mais aussi aux autres et au monde. Selon Michèle Petit, «la lecture est propice aux mises en relation, aux passages entre inconscient et conscient, passé et présent, corps et psychisme, raison et émotion, soi et l'autre, ou entre cultures qui se faisaient la guerre, etc. Et la «récréation du lien social» dont on parle tant ne passe pas seulement par des sociabilités organisées, mais encore par cette élaboration ou cette restauration de la capacité à établir des liens avec sa propre histoire, avec son monde intérieur, avec l'autre en soi, et, d'un même mouvement, avec le monde extérieur.»²

¹Eloge de la lecture. La construction de soi de Michèle Petit, éd. Belin, 2002, 159 pp.

²Pourquoi inciter des adolescents à lire de la littérature?, article de Michèle Petit dans le Bulletin des Bibliothèques de France, 2003.

³«La déprogrammation de la littérature», entretien avec Pascal Quignard, in Le Débat, 54, mars/avril 1989.

Sur les ateliers d'écriture en prison

- «La venue d'écrivains et d'artistes en prison me semble procéder d'une réelle implication citoyenne, l'affirmation d'un droit inaliénable à l'ouverture d'esprit, à la connaissance, à l'échange le plus basique qu'il soit. Il ne s'agit pas d'une activité culturelle ou socio-culturelle de plus, après un film, la messe, ou les cours de remise à niveau pour louer les bienfaits d'une difficile réinsertion, mais tellement davantage. Il s'agit de Soi, de l'autre, de cette altérité que certains redécouvrent enfin, dans la sérénité ou la tension, dans la violence d'une découverte ou la douceur d'une confiance. Le prisonnier sait alors qu'il renaît au monde pour quelques heures.»
- «Faire écrire des détenus, c'est casser pour eux-mêmes l'image donnée par la condamnation, par l'acte qui les a conduits là, pour qu'existe un terrain d'entente, de réconciliation. Même si leur crime ou le délit puni devient l'inducteur d'une littérature d'urgence.»
- «Les détenus découvrent qu'ils ont non seulement le droit d'écrire, mais qu'ils ont surtout un Devoir personnel, pour eux-mêmes, avec eux-mêmes, s'ils veulent davantage exister, de cracher ce qu'ils ont envie de sortir du tunnel de leur tête. Ils se rendent compte alors, au fur et à mesure, qu'ils sont en train de créer, de faire de l'art, et l'Art, ils sont simplement en train de le réinventer! Un processus de démythification du rôle de l'écrit, de la place du savoir, de celle de l'écrivain, s'opère peu à peu. (...) Ce qui s'invente dans les ateliers en milieu carcéral est une nouvelle place du rapport à l'auteur, de la relation de l'homme ou de la femme aux mots, une nouvelle organisation intime face au réel, avec la société telle qu'elle va, ne va pas...»

Libres, tous ces mots enfermés par Alain Bellet, écrivain

Disponible sur le site de l'écrivain français François Bon, qui organise des ateliers d'écriture en prison: <http://www.remue.net/atel/MAT01CBA1.html>

«En manque»

«J'ai faim. Mais pas de nourritures terrestres, pour une fois. Non, j'ai faim de beau. De bon. De tendre. De clair. De doux. D'harmonieux. Toutes choses ici absentes. J'ai faim d'humain. Dimension ignorée, dimension qu'on a voulu briser. Oscar Wilde et Louise Michel ont écrit sur la prison des textes poignants de noirceur, des cris effrayants et pathétiques... L'on pourrait penser qu'à l'aube du XXI^e siècle, la prison a évolué. Non! C'est toujours un abîme. Ces murs lépreux ruisselants de crasse, rongés par le salpêtre; ces barreaux rouillés, calaminés, massifs, margeant le ciel; ces couloirs lugubres, barrés de grilles (...). C'est laid. C'est désespérant.»

Cuisine entre 4 murs, anonyme, dans «Ecrits en prison», <http://www.souverains.qc.ca/laprison/e2.htm>

L'art pour mieux rebondir

Le droit à la culture pour tous, un bel idéal? Pas pour l'association lausannoise Rebond'art, qui jette un pont entre l'art et les personnes démunies.

C'est après avoir tourné un documentaire sur la création des *Bas-Fonds* de Gorki à Paris avec des SDF, en 1999, que la réalisatrice Denise Gilliland fonde Rebond'art à Lausanne. Parce qu'«en stimulant la créativité, l'expression de soi et le dialogue avec le monde environnant», l'art donne l'énergie de s'en sortir – de rebondir. Et Denise Gilliland de citer le père Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart Monde: «Ce n'est pas tellement de nourriture, de vêtements qu'avaient besoin tous ces gens, mais de dignité.» «Le plus dur n'est pas de souffrir de manques matériels, ajoute la réalisatrice, mais de n'être personne. Un SDF n'a même plus de nom. Le manque, le vide, même inconscients, façonnent un quotidien terne. On vit alors dans un monde désenchanté. Et la culture est un enchantement du monde. L'être humain a besoin de rêver, de penser, de parler. Les enfants sont nourris d'histoires.»

LE REGARD DES AUTRES

Dans un milieu où l'accès à la culture est semé d'obstacles et d'interdits, c'est souvent une rencontre – avec un enseignant, un bi-

bliothécaire, une association – qui peut ouvrir les portes de cet ailleurs de l'imaginaire qu'offre la culture. Rebond'art propose ainsi des ateliers de création artistique (vidéo, cinéma, peinture, bijoux) à des malades psychiatriques, des femmes migrantes, ou toute personne en difficulté. Les ateliers débouchent sur des expositions ou des projections publiques. Rebond'art soutient également la réalisation de projets culturels (pièces de théâtre, concerts, films) et met à disposition des billets de spectacles ou de musées pour des personnes sans ressources.

Denise Gilliland a été très impressionnée par les résultats de la création des *Bas-Fonds* avec des SDF: deux ans plus tard, la moitié d'entre eux avait retrouvé une vie «normale» – un travail, mais aussi des relations sociales – et étaient capables de choix et d'actions. «C'était des SDF très cassés par la rue. Une population avec des problèmes d'argent, de santé, mais surtout de dignité. Ce projet leur a d'abord permis d'être reconnus comme des êtres humains, d'être renommés au sein d'un groupe.» La relation aux autres joue un rôle essentiel dans cette évolution.

Par respect du groupe, chacun doit se responsabiliser, prendre soin de soi et de son hygiène, mais aussi être solidaire. «Lors des ateliers, chacun est responsable: si quelqu'un manque, tout capote. Prendre un engagement d'un an est d'ailleurs déjà difficile», explique Denise Gilliland.

Quand l'œuvre est montrée en public, le lien social avec l'extérieur se rétablit. «Ils se sentent capables d'offrir quelque chose. Quand un être humain sort de lui-même quelque chose d'unique, il y a reconnaissance de son identité, de son originalité. Et le regard de soi sur soi change, une nouvelle confiance émerge: ils peuvent rebondir.» Et de citer quelques beaux exemples, notamment celui de deux femmes souffrant de troubles psychiques, vivant en foyer, qui ont réalisé un film dans l'atelier vidéo de Rebond'art. Alors qu'elles n'osaient voir personne, elles ont été présentes après chaque projection pour débattre avec le public. APd

Rens: www.rebond-art.ch et ☎ 021 635 49 08. Rebond'art prépare une pièce de théâtre pour 2004, avec une soixantaine de personnes impliquées dans divers ateliers (jeu, écriture, lumière, décor, costumes).